

# Gerardo Sangiorgio

## **QUAND LE FROID HIEMAL...**

(QUANDO L' ARGENTE VERNO...)

Extraits choisis et  
traduits  
par **Francesco Piccione**  
disciple

## **NOUS DES LÄGER**

(NOI DEI LAGER)

### **1.- Témoignage d'une participation à un événement bouleversant.**

*Le Début de la Résistance  
Ecole d'Application d'Infanterie - Parme*

Le grand boulevard qui côtoyait le Palais Ducal, siège de l'Ecole d'Application d'Infanterie, était immergé, le soir du 8 septembre 1943, dans un calme ouaté d'attente, teint du rouge nuancé d'un serein coucher de soleil. Depuis le premier jour du mois, j'étais logé à Parme, déchargé, plus que descendu, d'un train ferrailant et branlant, après qu'un maréchal fourrier avait choisi au hasard quelques-uns de la troupe chez le Commandement des Troupes au Dépôt du 65<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Motorisée de Plaisance, où j'étais fixé à la suite de mon rapatriement causé par une infirmité qui m'avait affecté l'année précédente en Grèce.

A l'Ecole d'Application je fus à mon aise dès le premier jour : la ville de Parme avait l'avantage, par rapport à Plaisance - centre plutôt sombre et inamical envers les soldats - d'être plus disponible et accueillante à l'égard de ces citoyens, avec son ciel clair et ses rues spacieuses. Ses monuments, mémoire vivante d'un lycée assez proche au

fil de mon temps, assimilés à un calme qui, même pendant les événements les plus tristes, sont l'héritage de mes vingt ans (au vrai, j'en avais vingt-deux) et, surtout, une prémonition indevinable qui me disait que la tragédie de la guerre, repoussée et soufferte, allait toucher sa fin - un épilogue qui voletait en l'air après l'invasion de la Sicile et la chute subséquente du fascisme, tout ceci me remplissait d'enthousiasme: surtout la Cathédrale, avec son célèbre baptistère roman-gothique, qui plusieurs fois m'avait été cité, de façon emblématique, par mon professeur d'histoire de l'art.

Ce soir-là, nous, simples soldats de l'infanterie, nous ne jouissions point de notre permis de sortie qu'on nous donnait d'ordinaire un jour sur deux, en alternance avec les palefreniers : une mesure de précaution - après le 25 juillet, jour de la chute du fascisme - qui nous avait fait pressentir l'insécurité des Allemands, au point qu'au cours de ces jours-là, je crois, le commandement avait comminé des sanctions disciplinaires envers quelques militaires qui étaient rentrés à l'Ecole d'Application en chantant « Bandiera rossa », « Drapeau rouge », l'hymne des Communistes Italiens.

Le soir du 8 septembre, comme nous le faisons souvent, nous sortîmes à la dérobée par la porte cochère (tout soldat avait appris, alors, à se débrouiller de son mieux), donc un petit groupe de compagnons et moi, aller boire un verre de lait, sollicités à rentrer le plus vite que possible, mais, après avoir fait peu de pas tout au long du boulevard, ce qui frappa d'abord mon attention fut la vue de quelques groupes animés de gens qui argumentaient très vivement.

Pleins de curiosité, nous nous approchâmes d'eux et découvrîmes l'événement qui était l'objet de leur étrange conduite : la radio venait d'annoncer que l'Italie avait stipulé un armistice avec les Anglo-américains! Nous rentrâmes tout de suite à la caserne et nous nous embrassâmes tous, nous donnant des baisers et pleurant comme des enfants.

La guerre était terminée et nous, désormais libres comme l'air, nous serions revenus bientôt chez nous, à nos affaires!

[...] Le soir survenu, nous nous détendîmes, joyeux et sereins, sur notre lit de camp placé dans la chambrée, bien disposés à faire le rêve le meilleur de notre existence. Nous dormions déjà - ainsi dit-on - le sommeil des justes lorsque, à une heure environ, un canonnage fracassant nous réveilla de coup. En embrassant notre fusil (modèle '91, vieilleries de la Première Guerre Mondiale), nous descendîmes en toute hâte par les escaliers au moment où les Allemands continuaient à nous faire entendre le fracas des canons accompagné par le crépitement des mitraillettes. Nous nous plaçâmes dans les rampes d'accès, en correspondance des fenêtres, décidés à économiser prudemment nos projectiles par cause de la pénurie de chargeurs. [...] Nous ouvrimmes par la fenêtre le feu de façon désordonnée, comme des fous. Aux premières lueurs du jour, moment où tout semblait être immergé dans un calme irréel, le cri sinistre « Raus, raus ! » d'un officier allemand, mi-aigu mi-guttural, vint interrompre le silence de cette heure : il nous ordonnait de descendre dans la cour.

Ce cri-là, qui déchira mon âme, revient toujours tristement à ma mémoire . Ce fut mon premier impact avec un allemand arrogant et prévaricateur, et c'était aussi, la même aube qui voyait le roi tentant de s'enfuir de Rome en direction de Brindisi, ville devenue, par la signature du général Badoglio, le siège du nouveau gouvernement d'Italie.

Nous descendîmes par les escaliers, encore poursuivis par ce cri, et dans la cour, devant notre regard ébahi par cause des événements précédents, voilà le film de ce qui s'était passé pendant la nuit : la façade intérieure de l'Ecole d'Application d'Infanterie présentait de gros trous ; la grande horloge située en haut, au centre, avait les aiguilles arrêtées à 1h environ, le moment du début de l'attaque allemand.

Cinq ans après, retourné à Parme revoir l'endroit de ma capture, cette horloge, gardienne de tous mes souvenirs, marquait encore la même heure.

Nous apprîmes, ce jour-là, une nouvelle particularité qui nous combla de douleur : cinq de nos compagnons y avaient perdu leur vie et quelques autres avaient été blessés.

Les allemands nous donnèrent seulement quelques instants pour nous rendre compte de leurs dégâts car ils nous alignèrent face au mur tandis que le canon antichar, le même qui avait criblé la façade de l'Ecole d'Application, était placé fixe derrière nos dos. Nous ne pouvions pas résister aux allemands, nous n'en avons pas le droit : mais nous, au contraire, nous avons résisté : c'est pourquoi nous nous attendions d'être fusillés au dos. Notre crainte, cependant, ne fut point respectée, Dieu sait par quel changement d'avis ! Voulaient-ils nous utiliser à leurs services ?

A ce moment-là, ils se bornèrent à nous arracher violemment les étoiles, les grades militaires, les écussons, toute décoration. Après un « dietro front ! » crié, nous fîmes un demi-tour et nous nous adressâmes vers le jardin situé en face du Palais Ducal [...] tandis que les soldats allemands, la mitrailleuse à la main, décourageaient toute tentative de fuite.

Nous étions en tenue d'été. Depuis lors, nous la gardâmes même lorsque les wagons plombés nous ouvrirent leurs portières pour nous accueillir comme une simple marchandise, identifiée seulement par un chiffre, sous le froid ciel de la Prusse orientale.

Après avoir été traînés d'un petit centre de rassemblement à d'autres plus grands, nous fûmes menés à Mantoue où nous commençâmes à connaître notre odyssée de condamnés destinés à l'horrible réalité, encore ignorée, des « läger ».

Nous nous remplumâmes dans un magasin bien fourni de marchandise toute neuve : il n'y manquait rien. Cependant, je venais d'avoir une expérience frustrante telle qu'une

douche froide : la réponse, quelques jours avant, d'un capitaine à Plaisance qui me dit « Débrouille-toi ! » au moment où je lui fis remarquer qu'il me fallait remplacer ma paire de souliers parce qu'une semelle décousue laissait mon pied découvert. Et moi, je m'étais débrouillé de la manière la plus simple utilisant, à la solution de mon problème, un petit morceau de fil de fer !

Nous avons une grande abondance de tout, là-bas ! Les allemands nous firent prendre tout ce que nous voulions, même les draps et les couvertures de casernement ; mais, aussitôt arrivés en Allemagne, nous dûmes lâcher tout ce que nous gardions, nos pauvres uniformes d'été aussi, usés et mal en point, et nous couvrir comme des clochards avec les vêtements utilisés autrefois par d'autres prisonniers des allemands, différents par nationalité.

Pendant que nous franchissions en silence la grille du Palais Ducal, un capitaine osa nous dire d'une voix puissante : « Les gars, puisque nous allons traverser la ville, procédons avec dignité, donnons-nous du courage, dressons nos uniformes comme il faut ! ». Puis, de la voix la plus tonnante qu'il pouvait émettre : « Rappelez-vous bien : nous, nous ne sommes pas des vaincus ! ».

En effet, nous ne nous sentions pas des vaincus : le soir avant, et même pendant les premières heures de la nuit, nous pouvions nous enfuir - ce que quelqu'un parmi nous fit - mais nous restâmes à notre place d'honneur, surtout quand nos responsables politiques et militaires omirent de s'occuper des centaines de milliers de soldats de l'armée italienne, abandonnés à eux-mêmes.

Nous restâmes à notre place d'honneur, fidèles au principe que le soldat possède chez lui les valeurs de sa propre dignité, indépendamment du fait de recevoir ou pas des ordres pertinents - ce qui est signifié par les étoiles qu'il porte.

Nous étions convaincus, à ce moment-là, que la bonne cause de la juste lutte contre l'agresseur inhumain et prévaricateur avait besoin de nous, pour donner un

nouveau tour honorable aux événements funestes de notre Patrie.

## **2. - Mémoires sur les internés de Düsseldorf.**

Notre camp de concentration était disloqué à Bonn. Quarante parmi nous et moi, nous fûmes détachés à Düsseldorf pendant la saison hiémale de 1944 au moment où, à la suite du débarquement des Alliés en Normandie, on combattait en Rhénanie.

Il existait, à Düsseldorf, une Magnetfabrik de « leichtmetal » qui parachevait des petits objets à dépolir pour obtenir une épaisseur bien déterminée : de petits morceaux à rendre allongés comme des cigarettes, et d'autres, cylindriques, à réduire jusqu'à un diamètre de 2 centimètres. Ce travail - à qui nous fûmes destinés plus tard - était dangereux : l'on devait préparer avant le soir un tas de morceaux, nombre presque impossible à réaliser, surtout si nous considérons que nos conditions physiques étaient précaires à cause de l'alimentation insuffisante. Ce travail était vraiment « dangereux » - j'aime le préciser - parce que nous devions remettre le nombre des morceaux exigés faisant recours à un polissage plus rapide qui, parfois, broyait les doigts de quelqu'un de nous à cause du rapprochement forcé des deux roues.

Toutefois, au début, notre travail fut celui de déblayer et terrasser: on avait à bâtir, à côté de l'usine, un immense château d'eau : il aurait dû être utilisé en cas d'incendie à la suite d'un bombardement, toujours éventuel où nous logions. Quelqu'un parmi nous se retrouva même une jambe cassée car nous opérions au-dedans de tunnels de plus en plus profonds au fur et à mesure que notre travail de déblayage progressait.

[...] Pendant une certaine période, je fus préposé à l'entretien du poêle à bois de la petite baraque où, ayant interrompu notre travail, nous passions quelques minutes. Dès lors - je me sens obligé à signaler cet événement afin que l'on sache que des actes rares de bonté se vérifièrent

de la part des Allemands aussi – quelqu'un des policiers de surveillance me faisait, de temps en temps, signe d'aller remplir de pommes de terre bouillies quelques gamelles des internés, qui représentaient pour nous un précieux supplément à notre misérable alimentation. De la même manière quelqu'un, un ouvrier de l'usine, allongeait en cachette une main par la fenêtre pour déposer sur le rebord un petit paquet contenant un morceau de pain presque transparent.

Au-delà d'un réel danger de mort au cas d'une découverte probable, c'était sans doute, ce geste-là, un minuscule morceau de cœur qui palpitait d'humanité. Un jour, au contraire, le surveillant des travaux renferma quelques-uns de nous dans sa baraque et donna libre cours à sa fureur bestiale contre eux parce qu'ils avaient volé quelques pommes de terre : cela terminé, le sol de la baraque fut plein de vastes taches de sang à cause des coups de poing que cet allemand avait décoché, à hue et à dia, dans tous les sens.

À l'usine, nous faisons, nous alternant, le service du jour ou celui de la nuit. Le dimanche, un certain nombre parmi nous étaient choisis pour décharger le coke qui arrivait directement à l'usine dans des wagons de marchandise sur une voie à écartement étroit. Entretemps, « *la voix de la Patrie* » - nous définissions comme ça le canonage des Alliés - se faisait entendre de plus en plus intensément.

Une nuit, il arriva un cas d'un stoïcisme absolu. Quelques compagnons à moi qui faisaient le service nocturne étaient sortis en cachette se procurer un peu de pommes de terre, plantées sous des rangées pétries de boue et de paille, qui protégeaient les provisions allemandes de ces précieux tubercules pendant l'hiver. Il fallait agir de grande patience, les doigts transis de froid. Ils étaient en train d'en revenir heureux pour avoir réussi à rabioter quelques pommes, lorsque les policiers allemands, ayant aperçu un mouvement suspect, lancèrent contre eux leurs mâtins. Ces malheureux s'enfuirent mais ils furent retenus par le fil de fer barbelé : pour se sauver, ils grimpèrent et

déchirèrent de ces pointes leurs vêtements et leur chair, remportant des blessures aussi, ayant été mordus par ces chiens. Ils rentrèrent à leur poste de travail sans faire remarquer rien de particulier aux policiers qui étaient venus constater à l'usine : devant les machines, ils virent seulement des hommes au travail, mais quelques-uns avaient su cacher stoïquement leurs blessures.

Un jour, un sergent-major italien se présenta dans notre usine : il était Luigi Ciacciarelli, il venait de San Giorgio Liri (FR). Il était de passage : il était envoyé - je n'en connais pas la raison - dans un centre plus proche au front. Je m'interposai à sa faveur, je fis de mon mieux, grâce à mon français, pour convaincre le chef de l'usine à le laisser chez nous : je parvins à mon but !

Comment étions-nous habillés ? Au moment de notre capture, les allemands nous dépouillèrent de tout ce qui nous appartenait. Ils nous recouvrirent des uniformes dérobés aux russes, je crois, d'une couleur verte estompée à cause du long usage qu'ils en avaient fait, et nous donnèrent des sabots.

[...] Les jours les plus durs, ce furent ceux que l'Eglise annonce de l'Avent, c'est-à-dire du mois de décembre 1944, la période où Hitler espérait dans son « coup de queue », le moment où les armées combattaient furieusement autour des Ardennes. Alors, notre usine fut frappée deux fois par ce canonage.

Après une démolition partielle, nous continuâmes à travailler seulement dans quelques départements : du haut de son toit on pouvait voir le ciel tandis que, du côté de quelques murs abattus, des détentes de neige étalaient à nos yeux toute la rigueur de cet hiver.

Nous savions que des bombardements USA étaient en cours grâce aux tracts lancés par les avions, qu'on nous défendait de ramasser.

Le bombardement le plus terrible eut lieu pendant les jours qui précédaient celui de Noël. Comme il était dimanche, quelques-uns de nous étaient appliqués au



service de déchargement du coke. Un grand vacarme de moteurs d'avion étant intervenu, tous ceux qui étions dans la baraque nous nous répandîmes par la campagne. Le bombardement terminé, nous sûmes qu'un compagnon appliqué au déchargement du charbon, tel Mangerini, était décédé à la suite d'un déplacement d'air à l'intérieur de l'usine. Les allemands lui réservèrent des honneurs funèbres plutôt respectueuses, inusuelles pour des prisonniers qui avaient suivi Badoglio - donc des traîtres.

Le chapeau haut-de-forme à la main, ils portaient la redingote et, comme nous, jetèrent des fleurs et du feuillage dans sa tombe. Ce fut moi à lui prononcer les adieux faisant référence aussi à sa famille lointaine et sa funeste disparition au sein d'une terre étrangère. À la fin de la cérémonie, un compagnon me dit : - Tu nous as fait pleurer! Dès lors, nous demeurâmes sans une baraque, puisque nous trouvâmes les restes de celle qui avait été la nôtre, comme d'ailleurs nos pauvres objets personnels, éparpillés par un bon bout de campagne.

Où dormions-nous, alors ? Nous apprîmes qu'il existait sur la colline tout près un bunker solide, creusé à son intérieur, réalisé à l'aide de troncs très gros, où plusieurs prisonniers de différentes nationalités y passaient la nuit. Nous le gagnions chaque soir en ouvrant notre chemin dans la neige...

Je me blottissais de mon mieux dans la seule couverture qui m'était restée, les genoux soulevés et le dos appuyé contre la neige. Le matin, nous revenions à l'usine, après avoir remué plusieurs fois nos genoux, que la rigueur de la nuit avait ankylosés.

Ayant réussi à savoir qu'un pilonnage au cours des heures du jour était imminent, nous nous adressâmes - ce que nous fîmes deux fois - vers un vrai bunker, bâti pour les officiers allemands, placé à une certaine distance de notre usine...[...] Ce soir-là, sous une pluie bruyante, une grêle de bombes précipita sur nous. Nous gagnâmes le bunker

des officiers allemands et, tous mouillés, immergés dans un silence absolu pour ne pas être remarqués, nous nous plaçâmes à l'entrée, heureux d'avoir trouvé, enfin, un abri contre la pluie et les bombes. De temps en temps la porte s'ouvrait et nous apercevions les officiers allemands qui fumaient et buvaient. L'un d'entre eux nous aperçut et nous ordonna de sortir. Nous le priâmes de nous laisser rester là, compte tenu de la pluie et de la grêle des bombes. Et lui, il rentra. Nous eûmes l'impression d'avoir été contents. Mais, peu après, il se représenta d'une expression encore plus dure qu'auparavant pour nous répéter le même ordre. Un compagnon à moi, pour l'attendrir, lui montra une photo de sa famille : il y figurait même un bébé, au nom duquel il le pria encore. Cet allemand rentra pour la deuxième fois mais, quelques minutes après, voilà, il était devant nous, prêt à extraire son pistolet de l'étui et se lancer contre nous : nous nous ruâmes vers les escaliers pour gagner la sortie du bunker. La pluie grondait et les bombes tombaient tout près. De plus en plus mouillés, nous retournâmes à l'usine, pataugeant dans les flaques d'eau : nous n'avions nul autre choix.

En attendant notre prochaine libération, nous passâmes les derniers jours au sous-sol de l'usine à cause des pilonnages qui semblaient ne jamais terminer. [...] Les allemands se comportaient désormais d'une certaine apathie, ce qui explique leur humanitarisme accru. Je me rappelle d'un soldat allemand (je ne sais pas dire quelle était la raison pour laquelle il était avec nous au sous-sol) qui parlait concrètement d'une débâcle certaine.

Un jour, ils se servirent de nous pour charger sur des camions une immense quantité de denrées alimentaires qui étaient tassées dans quelques magasins : une mesure de précaution pour ne pas les laisser à disposition des Alliés, convaincus aussi de continuer à combattre à l'intérieur de leur Pays. Profitant de la circonstance favorable, nous fîmes escorte de farine lactée, qui nous fut

extrêmement utile pendant les jours où nous demeurâmes cachés dans un trou pratiqué dans un talus, au même temps que les Alliés opéraient dans la zone d'enfoncement.

[...] Le jour de notre libération, les Américains nous conduisirent à un magasin qui était plein à craquer de galettes : nous aurions dû être prudents et faire une bonne provision pour les jours à venir qui nous attendaient avec leur insécurité, mais l'illusion nous domina. Nous ne fîmes point ce qu'il fallait faire : étant désormais à la merci des Américains, nous croyions ne plus accuser de manque de nourriture.

Ce ne fut pas comme ça ! Les troupes de première ligne nous abandonnèrent à notre sort et nous procédâmes par étapes parcourant la centaine de kilomètres environ qui sépare Düisdorf d'Aachen, où nous trouvâmes un immense camp de rassemblement d'anciens prisonniers qui nous offrit de l'hospitalité. Après quelques mois, le temps nécessaire pour réactiver le réseau ferroviaire, nous partîmes : finalement, nous faisons notre retour en Italie, notre Patrie.

[...] Au cours du voyage, nous pûmes observer toute la désolation qu'une guerre combattue durement laisse d'habitude: des treillis abattus, des zones boisées parsemées de mines (que nous dûmes traverser), des cadavres de soldats allemands allongés sur le bord de la route qui sollicitaient l'acuité de notre douleur.

Arrivés à une agglomération urbaine, que trouvais-je ? Un semblant de carreau : mon envie espérait cependant que ce fût ce qui, en Allemagne, avait une forme pareille. C'était un pain, vraiment ! Nous trouvâmes des boîtes de viande aussi, des œufs et d'autres denrées, que les troupes d'avancement avaient consommées laissant de petites quantités résiduelles que l'on pouvait encore utiliser.

Tout ceci se révéla très utile pour récupérer la provision manquée pendant le parcours de ces cent kilomètres environ qui séparaient Düisdorf d'Aachen.

### 3. - Libres, finalement !

Sa mitraillette braquée, un sergent allemand des S.S. nous poussait par l'ample avenue. Nous procédions, la queue à leu leu, la mort dans l'esprit, insouciant de ce qui s'étalait à nos yeux : des soldats cachés dans leurs tranchées-abris aux bords de la rue, les petits immeubles de Düisdorf, village près de Bonn à la grâce coquette, réduits en ruines, des arbres séculaires brisés. De temps en temps, pendant que nous passions en silence au milieu de cette désolation, on entendait retentir le crépitement de l'artillerie américaine placée sur la montagne que nous nous laissions derrière. Quel réconfort nous donnait, maintenant, ce grondement qui nous avait accompagnés pendant une année ! En l'entendant, nous disions « LA VOIX DE LA PATRIE ! », parce que c'était de ce côté, d'où il venait, que notre libération s'approchait. Et toutefois [...] nous ne réussissions point à être heureux.

Nous avons longtemps attendu ce moment et maintenant, proches à être libérés, voilà l'ordre de partir, de foutre le camp : les allemands nous chassaient vers l'intérieur, en direction d'autres postes de travail, ou mieux d'exploitation et de souffrance. Ils se seraient toujours portés de la même manière, surtout au moment où la concentration de fer et feu du front ennemi les serrait.

Mais pourquoi ne nous laissaient-ils pas là où nous étions, à l'intérieur du souterrain de l'usine, de cette « Magnetfabrik » qui nous avait exploités ? Ils nous avaient hébergés là, je crois, parce qu'ils ne savaient pas où nous envoyer. C'étaient, celles-là, des journées marquées par l'urgence et eux, ils ne pouvaient pas nous laisser aller !

À qui causions-nous du mal, nous qui portions sur nous-mêmes les marques d'une souffrance indicible, accumulée pendant deux longues années ? Telle était notre pensée, mais eux, ces hommes au cœur pétrifié raisonnaient autrement. « Les Italiens de Badoglio, les traîtres - se disaient-ils probablement - devaient-ils être laissés là, à faire un accueil triomphal à leurs ennemis libérateurs ?

Entretemps nous marchions, ou mieux nous traînions nos pieds, exposés aux bombardements, car c'était la zone des combats. Nous étions cinq ou six, nous allions, à cet instant-là, vers un sort de plus en plus terrible.

Mais, de coup, nous n'entendîmes plus la voix menaçante du soldat allemand. Qu'est-ce qu'il s'était passé ? Ce type, avait-il disparu ? Impossible ! Ces gens-là ne lâchaient jamais leurs victimes !

Et toutefois, c'était comme ça ! Je me tournai en arrière : le sergent des S.S. n'était plus là !

Une décision immédiate s'imposa. Pour nous cela pouvait signifier la vie ou la mort. Nous nous souvînmes d'avoir bâti, quelque temps arrière, pas trop loin et au mieux que possible, une espèce d'abri obtenu aux marges d'une vallée. C'était un abri peu solide, réalisé sur un terrain à éboulements, soutenu par quatre planches disjointes. Notre décision subite ne nous permettait de mieux que de le gagner. [...] Nous courûmes par la campagne vers ce refuge où, autrefois, nous avions passé de nombreuses heures en attendant la fin de ces terribles pilonnages, ceux qui détruisirent les villes de la Rhénanie et en criblèrent leurs campagnes.

Entretemps, l'artillerie américaine nous avait découverts et tirait contre nous. Heureusement la vallée n'était pas trop loin, toutefois les forces qui me restaient m'abandonnèrent et, le cœur agité, je m'écroulai par terre.

Je ne voyais plus mes compagnons. Ayant repris mon courage et mes forces, mes pauvres effets personnels à la main, j'essayai encore une fois de gagner la vallée. Je ne voyais ni entendais plus rien pendant ma course

désespérée, piquetée souvent, autour de moi, de soudains lancements de terre en l'air provoqués par les explosions.

Finalement, étant à bout de souffle, tandis que mon cœur faillait de s'éclater, je gagnai mon abri et mes compagnons.

Nous obstruâmes la petite ouverture de l'entrée avec une grosse planche ronde et nous nous éloignâmes à l'intérieur. Les coups des canons américains continuaient à marteler juste au dessus de nous, là où ils avaient avisé le mouvement inusuel des ennemis présumés. De la terre s'éboulait déjà sur nous, et nous nous embrassâmes, nous sentant des frères que le sort avait réunis en tant que vivants ensevelis.

Mais ce n'était pas là notre destinée, et les coups de canon changèrent de direction.

Combien de temps demeurâmes-nous cachés dans ce trou ? Je ne saurais pas le dire et, probablement, je ne l'aurais pas su dire exactement même alors... Pendant un moment tragique où la souffrance est intense, il arrive de perdre notre cognition du temps. Ce furent trois nuits et trois jours, je crois, c'est-à-dire le temps pendant lequel les canons ne cessèrent pas leur fracas martelant qui nous faisait sursauter de peur... Faisant mémoire de ces heures terribles passées là-dessous, je me souviens aussi des immanquables tortionnaires de nos pauvres chairs - particulièrement sensibles en telles circonstances - et d'une soif qui, nous agaçant sans cesse, nous poussa à l'audace (ou à la témérité, je ne saurais pas dire) de puiser d'une flaque, au cours d'une de ces nuits, de l'eau pluviale à l'aide de notre gamelle.

Le martèlement des canons était devenu entretemps plus rare et amorti. Pourquoi ? Nous nous sentions soumis par un état de paresse. Nous ne savions rien de ce qui se passait. Nous ne voulions pas y penser de peur d'en rester déçus.

L'un de ces trois jours, au petit matin, un étrange chuchotement nous secoua tout de coup. Nous eûmes

l'impression que des voix de femme s'alternaient. Nous eûmes le pressentiment que quelque chose était arrivée. En tournant les yeux, notre attention fut captée par un très grand chêne brisé en deux parties, tout près de l'entrée de notre refuge : évidemment il avait été frappé par un coup de canon!

Douteux, sans pouvoir encore me rendre compte de ce que je voyais, l'expression du visage qui rappelait celle de l'abbé Faria de Dumas, encore recouvert de terre, la barbe hérissée et épaisse, maigri, je me creusais la cervelle dans la tentative de comprendre ce qu'il s'était vraiment passé, lorsque mes compagnons, certains de ma connaissance d'un peu d'allemand, m'encouragent à demander à ces femmes ce qui nous pressait surtout de savoir.

- Wo sind die Amerikaner ? (Où sont les Américains ?), hasardai-je.

- Weit...Weit ! (loin...loin), me répondit une de ces femmes, faisant semblant d'accompagner de la main un rare geste.

Possible ? me dis-je - les Américains lointains ! Cela veut dire que les allemands les ont rechassés ! Voilà, les malheurs vont recommencer pour nous ! Hélas !

Mais celles-là riaient, et moi je ne comprenais pas pourquoi.

Dernièrement, au comble de notre patience, elles se décidèrent à parler et nous dirent que cette zone était déjà sous le contrôle des Américains. Le détachement de la garnison allemande l'avait abandonnée pendant la nuit. À démonstration de leurs affirmations, elles nous montrèrent un fusil jeté par terre, qu'elles ramassèrent et lancèrent en toute hâte, par prudence, dans un ruisseau qui coulait pas loin.

Nous nous souvînmes alors, qu'au cours de la nuit précédente nous avions remarqué d'une manière indéfinie des pas très excités...

Entretemps, une femme vint vers nous portant un panier plein de pommes de terre crues et un pain - geste d'humaine pitié qui nous émerveilla. Surpris, nous allions la

remercier lorsqu'une autre dame s'écria : - Les Américains ! les voilà , ils sont là!

Derrière une haie, en effet, deux soldats camouflés et sur le pied de guerre étaient débouchés du talus, la mitraillette braquée en avant, et exploraient la zone. Mais, étaient-ils vraiment des Américains? Et si, au contraire, c'étaient des allemands, des policiers de la Gestapo en train de débusquer les « traîtres italiens »?

La joie que notre rêve pouvait finalement se réaliser, le rêve de redevenir vraiment libres, de redevenir des hommes, nous força à bannir toute autre considération. Je me précipitai vers ce talus à la rencontre de nos libérateurs. Eux, ils s'avançaient vers nous avec une certaine précaution tandis que moi, suivi par mes camarades, je courais, je courais comme un fou à leur rencontre....Un de mes compagnons me conseilla d'agiter un carré blanc. Par contre, j'ôtai la ventrière que je portais au cou et je la flottai. Mais les deux soldats demeurèrent impassibles, la mitraillette toujours braquée contre nous... même lorsque je tombai sur mes genoux devant eux .

Eux, instruments aveugles de la Providence, hommes qui... «faisaient la guerre en première ligne », peut-être ils ne pouvaient pas se rendre compte de ce qu'ils allaient faire au moment où ils ravissaient à une existence pleine de privations, de faim, de froid, de travail épuisant, quelques pauvres malheureux qui, grâce à leur intervention, seraient bientôt revenus à la possibilité de se nourrir comme de vrais hommes, s'abriter du froid de façon convenable, vivre dans des maisons, s'insérer à nouveau au sein de la société humaine en tant qu'hommes civilisés, soutenus par un respect et un travail adéquats à des êtres humains qui n'étaient plus, désormais, esclaves de personne.



## Autres souvenirs de captivité

### I

*Sur l'air de « Dorme Firenze » (« Florence dort »), nous I.M.I. chantions :*

Des baraques ornées de fils barbelés et piquants,  
Les gardes près des grilles surveillent les gens.  
Recueillis par des barbares infâmes,  
Traités comme des chiens  
Nous sommes ci- dessus.  
Nos familles lointaines  
N'ont pas de nouvelles,  
Et nous sommes inquiets.  
On nous a renfermés dans un lager  
Et nous sommes centaines de centaines  
Ici à souffrir, car  
Nous dormons par terre, déchaussés et nus comme des  
chiens !  
Qui sait combien de temps nos peines ont à durer.  
Le départ de notre ville fut une grande plainte :  
Les femmes, les jeunes filles et les enfants parlaient en  
pleurant.  
Aucun de nous n'a pu donner un sou  
À maman et papa.  
Partis comme de vrais bandits,  
Pour ces criminels qui n'ont pas de pitié.

## II

*Inscriptions figurant sur les parois d'un camp de stationnement en Autriche, lelong du chemin de rapatriement :*

**Mittenwald** (6 août 1945) :

En Allemagne je fus déporté,  
Outragé et piétiné.  
Aux injures et aux privations  
Je résistai comme font les lions.

Maman, petit mot, mon grand amour infini.  
Je reviens ! Oh jour de bonheur !!!

De plus en plus en haut, l'esprit et le cœur  
Vers les sommets sublimes de la Foi.

Au célèbre « Arbeit nicht egal » j'opposai mon proverbial  
« Mir egal ».

À tous les Italiens, Premier Commandement : « Déteste les Allemands autant que tu aimes toi-même » (expression blasphème, pas justifiable, même si explicable : remarque de l'écrivain).

Ici on marque la fin de notre Purgatoire.

*Partis d'Alsdorf (Aachen) le 3 août 1945 sur un camion.  
Une nuit à Düsseldorf du 3 au 4 août 1945. Les jours 6,7 et  
8 août stationnement à Mittenwald, en Autriche (le 6  
seulement la nuit).*

*Accueil excellent à Bozen par l'ALLIED COMMISSION : des  
musiques nostalgiques, la soupe, des souhaits de retrouver  
tous à la maison, où nous, « les enfants les meilleurs,  
longtemps attendus par la Patrie, vivrons enfin en paix et  
tranquillité ».*

*Un train militaire, qui nous suit, charge d'autres  
prisonniers ; il perd deux (ou quatre) wagons à cause de  
l'écroulement d'un pont que nous avons traversé  
indemnes : six officiers et quatre soldats (ou quatre  
officiers et six soldats) ont décédé - c'est ça que j'ai  
entendu raconter.*

*Inscriptions lues sur les wagons ferroviaires :*

Les années les plus belles, les jours les plus tristes.

W Badoglio - W les Badogliens - La vie renaît.

Nous avons su résister. W les forts.

Allemagne ! Terre sans soleil, hommes sans cœur,  
femmes sans amour.

La vraie jeunesse d'Italie revient à ses cœurs et à ses  
amours.

Jouissez, mères ; jouissez épouses : nous allons revenir !

Italie ! Tu es un jardin, tes fleurs les plus belles vont  
revenir.

Nous avons oublié nos souffrances : nous continuerons  
notre travail en  
silence.

*Ce qu'on lisait dans quelques affiches au buffet de Rome :*

L'Italie attend ses enfants lointains pour sa renaissance.

L'Union des Femmes Italiennes et l'Union des Jeunes  
Filles d'Italie  
saluent les rescapés.

La mort vaincue, ils reviennent pour la vie.

## Encore sur « K.G. » ou « I.M.I. » ?

Monsieur le Directeur,

veuillez d'abord accueillir mes excuses dévouées et respectueuses si j'ose opérer un retour sur une discussion que Vous avez considérée définitivement épuisée, comme l'on peut comprendre en lisant l'article « K.G. » OU « I.M.I. » ? des ns. 10-11-12 de « Nous des Lager ». Je Vous prie, donc, de bien vouloir publier ce que j'expose produisant mes contre-conclusions à ce propos.

Faisant sauf le respect que je dois au prof. Monsieur Victor Giuntella, dont j'apprécie beaucoup le zèle infatigable dévoué à la juste reconnaissance et à la savante divulgation des sacrifices héroïques et inestimables des internés militaires en Allemagne - comme « Nous des Lager » souligne souvent - et qui, grâce à la découverte de ce dossier (cfr « K.G » ou « I.M.I. » ? de « Nous des Lager », oct.-nov.-déc. 1984), fournit une autre épreuve de son indéfectible dévouement consacré à la faveur d'une évaluation désintéressée de nos souffrances subies par les Allemands, je me sens obligé d'exprimer quelques éclaircissements qui, selon le texte de la disposition, comparable à ce qu'on a publié par la sect. A.N.E.I. de Livourne aussi (n°3 de « Nous des Lager »), sautent aux yeux en toute évidence après une lecture attentive, que Vous, au premier moment n'avez pas trop bien constatés. Je veux dire qu'il me semble qu'on ait péché d'excès de généralisation soit en ce qui concerne les dates soit pour ce qui se rapporte aux circonstances.

Ledit dossier ne doit pas être référé, tel crois-je, « *sic et simpliciter* », à tous les I.M.I. et à tous les K.G.. Pour ces derniers on a indiqué, entre autres, qu'ils sont - comme il est évident - « des soldats italiens qui ont combattu à côté

des Alliés dans des unités italiennes autonomes sous le suprême Commandement Anglo-américain, ou bien à l'intérieur de détachements anglo-américains », un Lager tout particulier : le Zweilager Schellrode.

Je pense qu'une distinction fondamentale est à faire - il est évident que les Allemands aussi la firent - entre ceux qui prirent les armes contre eux le jour de l'armistice italien, le 8 septembre 1943, ou pendant les jours qui suivirent, et ceux qui, obéissant aux ordres des Alliés ou insérés dans leurs formations, se battirent contre l'armée envahissante. Si, d'un côté, les détachements italiens - ou les militaires individuels - qui combattirent contre les allemands le 8 septembre 1943 ou pendant les journées qui suivirent à l'armistice agirent de manière autonome, sans aucune instruction de la part des commandements supérieurs, et démontrèrent ainsi de se placer du côté de la « trahison » présumée à leur égard, pour les autres, ceux qui firent partie des formations de la nouvelle armée d'Italie, après l'armistice, on pouvait penser qu'ils agissaient par ordre (ou contrainte) des Anglo-américains. D'ailleurs nous sommes poussés à telles conjectures par les expressions d'où le dossier s'exprime : « *Malgré le Gouvernement des traîtres Victor Emmanuel et Badoglio ne représente pas un état belligérant, ces prisonniers sont à être traités en prisonniers de guerre occidentaux* ».

Ils songèrent premièrement à une initiative volontaire « *faite pour trahir* » au moment où ils pouvaient, au contraire, bien se soustraire, dans nombre de cas, au combat contre leurs troupes, ce qui provoqua chez eux cette cruelle fureur qu'ils déversèrent sur nous dès le moment de notre capture, tandis que, pour les autres, ils crurent être une coalition - nous pouvons le supposer - soutenue par les Alliés, qui les auraient rangés contre eux, et cela explique le traitement plus souple prévu pour ceux-ci.

Quant aux K.G. qui braquèrent leurs armes contre les allemands immédiatement après l'armistice, cette date - le 29 avril 1944 - du dossier découvert, serait évidemment

désorientée : je veux dire que, ni elle ni le dossier, ils ne se réfèrent aucunement, les deux, à ces militaires qui – comme la sect. A.N.E.I. de Livourne l'a affirmé - *« ont été capturés ayant sur eux l'uniforme et les armes et, à l'intérieur des casernes, opposèrent de la résistance aussi, comme d'ailleurs sur les bateaux, dans les ports avec ou sans leurs officiers.*

D'autre part, l'acharnement des Allemands contre les soldats italiens tenant garnison aux Balkans témoigne clairement le fait qu'ils accueillirent cette réaction autonome contre eux, plus présumée que spontanée. Il suffit de rappeler le Calvaire souffert par les héros de Céphalonie, de Corfou, de Léro, etc.

Je vous prie d'agréer mes remerciements sincères et mon dévouement en raison de l'espace que Vous voudrez accorder à cet éclaircissement sur votre bulletin.

Le 8 février 1985  
**septembre 1943**

d'Infanterie - Parme)

**Un combattant du 8 - 9**

(Ecole d'Application

## **Nous y étions, dans ces Läger !**

(En marge de ce qu'on a écrit sur « Prospettive » à propos de la Résistance)

...Je ne comprends pas la raison pour laquelle le martyr de plus de six-cent mille soldats italiens a été tenu presque caché, pendant plusieurs lustres, et seulement depuis quelques années l'historiographie la plus objective et accréditée rend justice finalement à ceux qui, après le 8 septembre 1943 témoignèrent, malgré sans armes, leur héroïsme spirituel lors qu'ils se refusèrent de collaborer avec les Allemands, ou mieux l'hyène qui les emprisonnait dans sa tanière et, en tant que « *fauve primordial* » - selon une expression appropriée de Benedetto Croce sur une dalle qui fait mémoire des victimes d'une infamie parmi les plus cruelles - avait le pouvoir de disposer à son plaisir, ambigument et sans aucun sens d'humanité, de leur vie et de leur mort.

J'aurais aimé découvrir des allusions à propos de l'autonome prise de position de bon nombre de militaires qui, comme moi, à la suite de la débandade et au chaos qui suivirent le manifeste (timide et ingénu - c'est le moins que l'on puisse dire) de Pietro Badoglio, élevé depuis quelques jours à la dignité royale de premier ministre, un discours qui exagérait « *une défense contre les attaques de n'importe quelle provenance* », osèrent résister à l'envahisseur hunnique, très bien armé et rayonnant de haine contre nous, considérés les auteurs de la « trahison » alors que, pendant les mêmes heures, le général Badoglio, n'ayant pris aucune mesure et abandonnant l'armée à son sort, se réfugiait, comme d'ailleurs les Souverains savoyards, dans le Sud, libéré, de l'Italie.

Notre absurde odyssée, durée pendant deux ans, eut son début dès ces moments terribles : la capitulation après une lutte inégale, les premières humiliations de voir nos grades arrachés - et les étoiles, les décorations aussi - ...et puis les wagons plombés et fermés qui accumulaient une chair qui



cessait désormais d'être humaine ; et puis, encore, les l ager conçus pour l'élimination des « traîtres » qui avaient os  braquer leurs armes contre les soldats du Grand Reich et, pendant les jours qui suivirent, les compagnons inséparables, la faim la plus atroce, le froid, les privations, le travail for , les coups violents, l'expropriation totale de la personnalité humaine!

Pourquoi tout cela ? La conséquence, pour beaucoup de nous, d'avoir prononcé un « non » aux requêtes répétées d'adhérer à la République de Sal  [...] ce qui voulait dire utiliser les armes contre d'autres Italiens, nos frères, et, surtout, prolonger la dictature fasciste, ou bien renvoyer pendant quelque temps l'écroulement même de l'empire teutonique et augmenter les deuils et les destructions dans notre Pays.

La peine expi e par cause de notre conduite, soit le ferme refus qui se fit quelque fois raison d'obstacle, nous coûta bien cher : plus de quarante mille morts laissés sur le sol allemand, sans pouvoir faire émerger la mémoire d'un nom en raison de telle immolation. Je dois dire, aussi, que beaucoup d'autres italiens, traînant le triste fardeau d'une débilitation prolongée et de maux plus ou moins évidents, commencèrent à disparaître et - fait encore plus douloureux - tandis que la nouvelle Italie, celle de la Constitution qui se réfère aux valeurs de la Résistance antifasciste et antihitl rienne, a presque oublié, au cours de plusieurs lustres, leur sacrifice pour la noble défense de la liberté. Et je trouve encore plus intolérable que des gouvernements succédés en Italie depuis la fin de la guerre ont été bien loin de prendre en considération l'état de santé et le pouvoir économique du petit nombre de rescapés, faisant connaître ce qu'ils ont fait envers eux, surtout en ce qui concerne les mesures de réparation. Jusqu'à aujourd'hui, ils se sont bornés à leur faire parvenir un petit carreau de papier cartonné, accompagné de quelques beaux mots d'éloge, par intérêt de l'ancien Ministre de la Défense monsieur Giovanni Spadolini :

« *Diplôme d'honneur au combattant pour la liberté d'Italie* ».

Aujourd'hui - voilà pourquoi je voudrais dire qu'il faut que l'on parle de nous des Läger - il y a une riche littérature, pas seulement de genre narratif ou sous forme de journal, de chronique, mais encore, à un niveau bien plus haut, de recherche historiographique, qui, rendant justice à six-cent mille hommes d'honneur, illustre leur héroïque conduite : ils ignorèrent les mille semblants de la mort au-dedans des Läger, dès que des espions fascistes, ayant vainement essayé de nous attirer avec leurs propositions ambiguës, soit de nous faire rentrer en Italie à condition de renier notre volonté de donner lieu à une Nation libre et civile, firent devenir leurs menaces réelles en nous disant : « *Voyez-vous ce bois là-bas? - en effet, un bois lugubre s'étalait à notre vue - Sous ce bois il y a les restes de plus de sept mille hébreux : vous aurez le même sort si vous n'adhérez pas à l'armée de la République Sociale Fasciste!* ».

Mais nous, nous répondîmes tous ensemble: « *Non !* ».

***Un rescapé des camps d'extermination nazi KZ***

## **D'autres gens nous succèdent**

Homme, je te vis, et toi, tu me dis Qui es-tu ?  
Tu étais un lambeau de papier  
Pendant d'un mur,  
Avec un nom,  
Jouet du vent et de la pluie.  
Un enfant passa,  
Il ignorait la vie et la mort  
Et, courant,  
Détachant de sa main rapace,  
Il acheva la destruction  
De ton dernier moi,  
Un nom de rappel.  
Combien de papiers aux bords noircis  
Je vois disparaître en morceaux, et il me semble  
Qu'une partie de moi aille s'en aller !  
L'une s'amoncele sur l'autre,  
L'une chasse l'autre  
Et en occupe la place.  
Je tourne maintenant  
Autour de rues où je ne vois pas les visages que j'aime,  
Et il ne reste plus d'eux  
Même le nom pendant du mur !  
Et toutefois tout je connais et j'aime  
De mon Pays,  
Spectateur inanimé  
De ce qui est écrit dans le livre de la vie !...  
Mais de nouveaux visages, tous récents,  
Oh combien ! Ils défilent devant moi !  
Je regarde ébahi :  
Sont-ils au dehors du temps  
Ou quelque chose manque de moi ?  
Pourquoi me retrouvé-je intrus  
Dans un lieu que j'aime et d'affection me serre ?

## Un morceau de pain piétiné

Rayon de vie,  
Pain piétiné,  
Dans ta candeur tachetée  
Les séquences  
De mon passé lointain mais présent  
Bondirent sur moi imprimées.  
Elles coururent, dans mon souvenir,  
La faim et le fouet du tyran,  
Et le seul rêve que tu étais  
Pendant les jours des Läger,  
Quand le soleil ne suivait aux aubes  
Et les couchers n'avaient pas le rouge de l'espoir.  
J'allais en te convoitant, de toi seul envieux,  
Rendu un infra-homme par l'homme;  
Et du rebord,  
Où parfois, pitoyable seulement des oiseaux,  
Une main t'avait posé,  
Je te portais à mes lèvres,  
Ta saveur, ma seule joie,  
Prolongeant, prolongeant tout le temps !...  
Je te vis, ensuite, méprisé  
Aux pieds de mon libérateur,  
Et le cœur s'étreignit  
Se rappelant du rêve que tu avais été pour moi.  
Blasphème, sacrilège  
Tu m'es maintenant, humilié par les hommes  
Tandis que, le ventre enflé mais vide,  
Le petit biafrais  
Chancelant sur ses pieds,  
T'invoque.  
Un tel homme t'a maudit  
Et, en te méprisant,  
A tué son frère.  
Mais, quel frère ?!...  
Il ne le sait pas...,

Et cela lui est égal!...

## **Quelques notes biographiques su Gerardo Sangiorgio**

Il naquit le 25 mai 1921 à Canello ed Arnone, province de Caserte (Italie), où son père Placide faisait son service militaire en qualité de Maréchal des Carabiniers à cheval - escorte d'honneur du Roi.

Acheminé aux études par sa mère Assunta Fugaro, à la fin du mois de juin 1940, il prit brillamment sa Licence d'Instruction Classique. Sa grande intelligence, son amour pour les disciplines littéraires, sa profonde foi religieuse et ses sévères convictions morales le poussèrent, encore tout jeune, à collaborer à la revue « *L'amico della gioventù* » publiant des essais sur nombreux auteurs de Littérature Italienne.

En 1941, il s'inscrivit à la Faculté de Lettres Classiques à l'Université de Catane, mais il fut presque aussitôt forcé de partir pour le service militaire.

En 1942, il fut envoyé au front grec mais, devenu malade, il fut rapatrié en Italie où il exerça son service d'abord à Plaisance et puis à Parme, chez l'Ecole d'Application d'Infanterie. Lorsqu'il allait se libérer de son service militaire, le 8 septembre 1943, ayant préféré rester à sa place, il fut capturé et déporté par les Allemands dans les camps d'extermination de Neubrandenburg bei Neustrelitz, Bonn am Rhein et Düsseldorf. Sa faute? Il s'était refusé d'adhérer à la République de Salò. Dès lors, jusqu'aux premiers jours du mois d'août 1945, il dut souffrir toute sorte d'atrocités, réussissant à survivre seulement parce qu'il pesait plus de 800 grammes par rapport au poids fixé pour l'inaptitude au travail.

Rentré en Italie, il prit sa Licence ès Lettres et entreprit la carrière de Professeur. Dans son travail, il fut un parfait témoin des valeurs où il croyait : l'humilité et la douceur, la lutte au fanatisme et à la violence politique, l'amour sincère et total pour le prochain. Entretemps, chez lui, il cultivait la poésie, se faisant sensible interprète des sentiments les plus profonds de l'esprit.

Ses poèmes, présents dans les revues littéraires de prestige, lui firent gagner de nombreux prix et, surtout, plusieurs

appréciations, comme celle de « *fin ciseleur de la langue* ». Son anthologie « *La pietra polita del mare* » (« *La pierre polie de la mer* ») lui fit gagner en 1971 le Premier Prix Spécial au Concours International Littéraire « *Stella d'Italia* ». au cours de la même année, il fut nommé « *Poète de Sicile* ». Il obtint la médaille d'or au Troisième Trophée poétique « *La Capitale* » de Bruxelles et, encore, le Premier Prix au concours « *Sainte Catherine de Sienna* ». En 1971, la « *Columbian Academy* (USA) lui attribua la *Golden Medal*.

Il obtint l'inscription honoraire chez plusieurs académies nationales et internationales, dont nous aimons mentionner: « *The Columbian Academy* », « *Gli Immortali d'Italia* », « *Partenopea* », « *Tiberina* », l'*Académie de Felgueiras* (Portugal).

Pendant sa fervente activité littéraire, il écrivit bon nombre d'essais sur des revues comme : « *Il Pungolo Verde* », « *La Capitale* », « *Il Narciso* », « *Musagete* », « *Noi dei Lager* », etc. Au mois de septembre 1975, il publia à Rome « *Cuore che narra* » (« *Cœur qui raconte* »), recueil poétique dédié à sa future épouse Maria Cuscunà.

Ayant obtenu la Croix pour ses mérites de guerre en 1953 et l'insigne d'honneur de « *Volontaire de la Liberté* », le 9 octobre 1984, à Rome il reçut le titre honorifique de « *Combattant pour la liberté d'Italie* » des mains du Président de la République M. Sandro Pertini et du Ministre de la Défense M. Giovanni Spadolini.

Pendant ses dernières années de vie, il collabora fréquemment aux pages culturelles de quelques revues locales. Il mourut pendant l'après-midi du 4 mars 1993 à Biancavilla (Catane), la ville où il habitait depuis toujours.

Ses concitoyens se rappellent encore de sa mémoire proverbiale: il connaissait par cœur tous les quatorze mille vers de la Divine Comédie de Dante Alighieri, le poète qu'il aimait le plus.

« **Quando l'algente verno...** » / « *Quand le froid hiémal...* »: c'est une anthologie d'écrits qui comprend une partie de sa vaste production en vers et en prose et renferme une période chronologique de cinquante ans environ - *grosso modo*, de 1946 à 1993. Le texte est articulé en sept sections, qui suivent

en ordre thématique l'œuvre multiforme de l'homme de culture. L'édition a été soignée sur la base des écrits manuscrits ou tapés à la machine actuellement en possessions aux héritiers. Sa lecture dénonce chez G. Sangiorgio une appréciable connaissance de la langue et des lettres latines et une énorme compétence sur les œuvres de Dante Alighieri.

Ce recueil anthologique a réuni pour la première fois « *La pietra polita del mare* », « *Cuore che narra* », les « *Memorie dei Läger* » et « *Tanto ci ha detto di bello Antonio Bruno* » (« *Tout ceci Antonio Bruno nous a dit de beau* »), discours prononcé pendant la cérémonie de l'apposition de l'épigraphe commémorative - dictée par lui-même - sur le mur de la maison natale de notre écrivain concitoyen, à qui il consacra de longues études.

La critique contemporaine italienne a reconnu G. Sangiorgio comme l'un des poètes les plus délicats et sérieux d'Italie.

La Municipalité de Biancavilla, orgueilleuse d'avoir joui de la présence d'un tel homme de culture, lui a intitulé la locale Bibliothèque Communale, devenue aujourd'hui un important centre polyvalent d'art et d'études, point d'attraction pour ceux qui aiment se consacrer à la nouvelle réévaluation des monuments humains d'une ville qui ne cesse jamais d'en être fière.